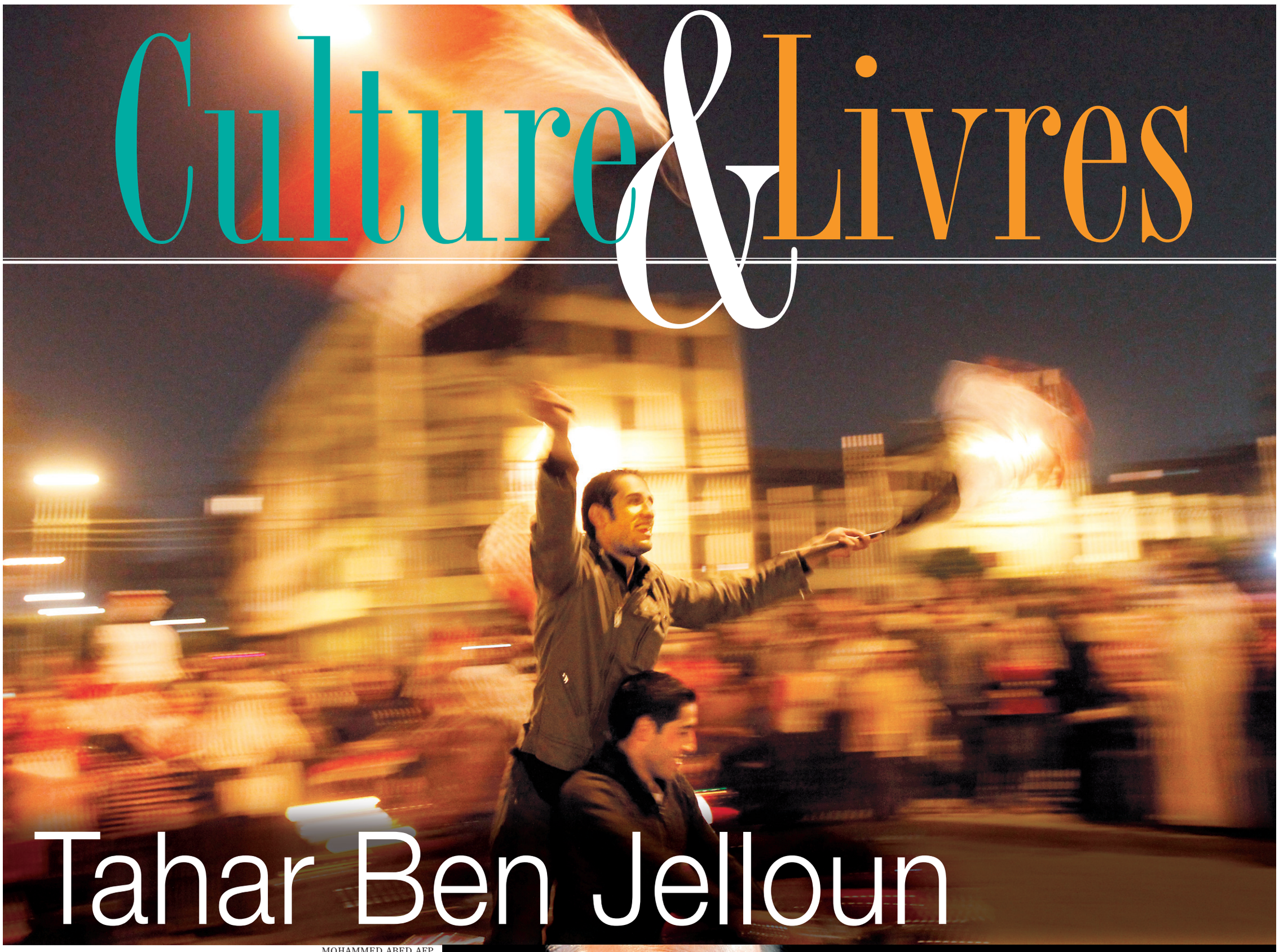
LIVRES
9es Correspondances d'Eastman: faire écrire pour faire lire
Page E 2

ARTS VISUELS
Le Legs, œuvres dans la nature au Symposium de Val-David
Page E 6

Culture & Livres



Tahar Ben Jelloun

MOHAMMED ABED AFP
Le 11 février 2011, au Caire, des protestataires égyptiens saluent le départ du président Hosni Moubarak.

تمرد

La révolte est un poème

MARTIN BUREAU AFP

«L'histoire de Mohamed n'appartient à personne, écrit l'écrivain Tahar Ben Jelloun dans *Par le feu*, c'est l'histoire d'un homme simple, comme il y en a des millions, qui, à force d'être écrasé, humilié, nié dans sa vie, a fini par devenir l'étincelle qui embrase le monde. Jamais personne ne lui volera sa mort.»

«La démocratie n'est pas un comprimé qu'on dissout dans l'eau; c'est une culture qui demande du temps et de la pédagogie»

MOHAMMED ABED AFP

MÉLISSA GUILLEMETTE

Le printemps arabe fascine. Ses révoltes ont pris le monde entier par surprise, les chefs d'État Zine el-Abidine Ben Ali et Hosni Moubarak en premier lieu, peut-être. Après des années de dictature, les rues de la Tunisie, de l'Égypte et de plusieurs autres pays du monde arabe se sont emplies de citoyens exaspérés. L'écrivain franco-marocain Tahar Ben Jelloun, lui, a sorti sa plume, en février, alors que les images de la chaîne al-Jazira semblaient encore difficiles à croire.

Dès les premières manifestations en Tunisie, Tahar Ben Jelloun a ressenti cette émotion, la même que lui procure la lecture d'un très, très bon poème. Il a donc écrit un essai sur le mouvement de contestation, à chaud, sans même savoir comment se terminerait ce printemps qui dure encore.

C'était son devoir, explique-t-il: *«L'écrivain écrit parce qu'il pense que son témoignage, sous forme d'essai ou de récit, peut aider à comprendre ce qui se passe. Lui-même a besoin d'écrire pour comprendre. C'est ce qui m'arrive»*, disait-il au *Devoir* depuis le Maroc où il séjourne régulièrement, bien qu'il habite désormais Paris.

«En tant qu'écrivain, je ne pouvais assister à un événement historique sans réagir par le seul moyen dont je dispose: l'écriture. Je ne suis pas historien, ni politicien. Je travaille avec les matériaux de l'imaginaire: les mots.» Il n'hésite d'ailleurs jamais à les utiliser pour commenter l'actualité lors d'interventions régulières dans les journaux d'Europe, dont *Le Monde*.

Depuis *L'Enfant de sable*, paru en 1985, et *La Nuit sacrée*, deux ans plus tard, qui a fait de Ben Jelloun le premier Nord-Africain à remporter le Goncourt, ses écrits sont toujours à caractère social. À défaut de connaître la fin de l'histoire qui s'écrit présentement du Maroc

«La poésie naît avec la révolte, devient elle-même révolte»

au Yémen, il s'est intéressé au déclencheur. À cet élément perturbateur des protestations, à *«l'étincelle»*, maintenant le titre d'un court texte comme d'une série de chroniques, qui paraît en même temps que le récit-polaroïd *Par le feu*. En cette période d'instabilité, la seule certitude demeure cette étincelle, selon Ben Jelloun. *«Évidemment, tout bouge et change, mais pas les éléments fondateurs des révoltes. Les raisons pour lesquelles des millions de citoyens sont sortis dans la rue sont là, elles ne bougent pas,* assure-t-il. *Elles peuvent changer selon les sociétés, mais tout être aspire à la liberté, à la justice, à la dignité.»*

Nous sommes tous des Mohamed

Ces dernières valeurs, d'ailleurs, ne sont pas nouvellement acquises par les Tunisiens ou les Égyptiens grâce à Facebook et au monde du 2.0: elles sont ancestrales dans les sociétés arabo-musulmanes, estime l'homme de lettres. *«Mais le travail des dictateurs, c'est de les brûler ou de les maquiller.»* Et le travail des écrivains est de les rappeler. *«On écrit pour décrire un monde sans ces valeurs. On montre ce qu'est l'homme humilié et on donne aux lecteurs le spectacle de la destruction de l'humanité en nous.»*

L'étincelle du printemps arabe, c'est aussi Mohamed Bouazizi, ce jeune homme désespéré, impuissant face au sytème, qui s'est immolé en Tunisie. C'est lui, le sujet de *Par le feu*, cette plaquette d'une cinquantaine de pages où le lecteur s'infiltre dans la tête du jeune homme.

Tahar Ben Jelloun rappelle que le jeune vendeur est le symbole de milliers de personnes qui ont vécu des injustices, dont plusieurs écrivains. *«Le cas de Mohamed Bouazizi est symptomatique, mais bien avant lui il y a eu des suicides par le feu un peu partout. Il y a aussi eu beaucoup de citoyens qui ont été torturés et assassinés.»*

La révolte a été préparée par l'excès d'injustice, estime l'écrivain, qui a lui-même été arrêté en 1966 pour avoir participé à une manifestation étudiante à Casablanca, avant de s'exiler en France cinq ans plus tard, après que la revue littéraire pour laquelle il écrivait fut bannie.

En bon conteur, Ben Jelloun présente dans *L'Étincelle* les derniers jours au pouvoir des anciens chefs d'État Moubarak et Ben Ali comme on présenterait les personnages d'un roman. Les deux anciens dictateurs sont d'ailleurs *«des personnages horribles qui font de bons personnages romanesques: ils sont terrifiants, cruels, fous, démoniaques. Nous sommes au théâtre ou chez Dostoïevski»*, reconnaît l'écrivain.

Quel avenir pour le printemps arabe? Ben Jelloun rappelle que le feu brûle toujours en Libye, en Syrie, au Maroc, en Algérie, au Yémen. *«La mort fait des massacres. Je suis, nous sommes tous impressionnés par le courage extraordinaire des Syriens qui descendent dans les rues en sachant pertinemment que la mort les attend.»* Pour la Tunisie et l'Égypte, où de premières élections véritablement libres devront se tenir à l'automne, il faudra peut-être être patient. *«La démocratie n'est pas un comprimé qu'on dissout dans l'eau; c'est une culture qui demande du temps et de la pédagogie*, dit l'écrivain. *Le printemps est loin d'être terminé.»*

Ce printemps pourrait donner naissance à une production littéraire intéressante, selon Tahar Ben Jelloun, pour qui les liens entre révolte et lettres sont évidents. Il cite le Russe Vladimir Mahmoud Darwish, l'Irakien Chaker Assayab et l'Égyptien Ahmed Chawki, *«des visionnaires* [...] *qui ont eu raison avant tout le monde»*. Au tour de ses confrères de prendre la plume. *«La poésie française la plus belle est née de la résistance. La poésie naît avec la révolte, devient elle-même révolte. La vie menacée crée les conditions de la poésie: il n'y a pas de poésie confortable.»*

Le Devoir

À lire aussi: la critique de notre chroniqueur Louis Cornellier en page E 8.

CULTURE

FRANÇOIS-XAVIER ÉMERY

Les participants des Correspondances d'Eastman exploreront cette année l'idée des commencements et des recommencements.

9ES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

Toutes lettres unies

Faire écrire pour faire lire? C'est l'idée derrière Les Correspondances d'Eastman. Depuis 2003, le village des Cantons-de-l'Est ouvre, quelques jours en août, ses jardins, parcs et places publiques à tous les épistoliers, qu'ils soient assidus, épisodiques ou passants. Les lettres y sont envoyées gratuitement, partout à travers le monde. Ou laissées poste restante, messages au destin incertain comme ceux des bouteilles lancées à la mer. En aparté à toutes ces lettres: tables rondes, rencontres d'auteurs, spectacles littéraires et artistiques.

CATHERINE LALONDE

«*Un roman, je crois que ça commence par une lettre. C'est un écrit, des mots à la recherche d'un destinataire*», expliquait il y a quelques jours en entrevue téléphonique au *Devoir* la directrice et cofondatrice des Correspondances d'Eastman, Line Richer. «*Cet attachement aux lettres que certaines personnes ont — et j'en suis — est assez unique. J'ai écrit toute ma vie des lettres à ma mère, depuis l'adolescence où je n'arrivais pas à lui parler. On veut ainsi que les gens comprennent l'effort, la persévérance demandés, la difficulté qui vient avec l'écriture. Même quand on écrit une simple lettre, c'est difficile de passer à côté de la vérité. Bien sûr, des lettres naît souvent une écriture libératrice, même si on ne veut pas aller dans la psycho. Les gens écrivent à leur famille, à un enfant mort, à une sœur ou à un parent. Certains viennent parce qu'ils savent qu'on peut les lire s'ils le demandent.*»

Fondées en 2003, alors qu'Eastman se cherche un rendez-vous culturel, les Correspondances d'ici sont dérivées de celles de Manosque. Le village médiéval, entré en littérature par la plume et la vie de Jean Giono, propose depuis 13 ans ses propres Correspondances. «*C'est urbain, entre les églises et les places, sans programmes, sans affiches tant la culture est imbriquée là-bas*, explique Richer, qui est allée s'en inspirer. *Ici, tout est plus organisé, à l'américaine, mais on a la nature pour nous.*» Toujours en France, Grignan a aussi son Festival de la correspondance. Il faut dire que le village est marqué au tampon du courrier, puisque la marquise de Sévigné y a, vingt ans durant, expédié les lettres à sa fille, avant d'y être enterrée.

Mais tout n'est pas que lettres, à Eastman. Les cafés littéraires permettent d'écouter les auteurs. «*On les fait parler de tout. Ils interviennent comme sociologue, philosophe, observateur, comme intellectuel. Entendre des gens dont c'est le métier de penser, j'aime ça. Et au détour, ils vont parler de leur dernier livre, mais seulement par la bande, parce que c'est déroutant d'entendre parler d'un livre qu'on n'a pas lu, et redondant, voire plate, si on l'a lu...*» L'écrivain et l'écriture sont ainsi mis en avant plus que le livre. Cette année, les plumitifs exploreront l'idée des commencements et recommencements. Le thème est venu à Richer de sa vie personnelle. «*On vit tous de petits et de grands deuils. Pour certains, ça se fait dans une continuité. Pour moi, ça repart, à certains moments, à zéro.*»

Le mot au-delà des lettres

Se réinventer, commencer l'écriture, survivre aux révoltes et aux guerres, reprendre le fil de l'histoire ou se faire une nouvelle vie sont autant de thèmes qui allumeront le discours des David Gilmour, David Homel, Anaïs Barbeau-Lavallette, Perrine Leblanc, Mélanie Vincelette, Johanne Seymour, Danielle Laurin, Élise Turcotte, Louis Hamelin, Hélène Dorion, Michèle Plommer, parmi tant d'autres.

Car l'idée même de correspondances, le mot au-delà des missives, guide l'événement, qui vient natter des liens entre les gens — entre auteurs et lecteurs —, entre l'écriture et la vie et «*entre les arts, aussi, de plus en plus avec les spectacles littéraires. Cette année, on a du slam avec David Goudreault, Philémon en chansons et l'artiste visuel Lino.*»

Dany Laferrière y donnera, de sa baignoire (!), *Le Bonheur de lire de Dany*. «*Ce spectacle est aussi délicieux que ceux de Fabrice Luchini,* promet Line Richer. *C'est un bonheur de voir un intellectuel qui parle de ses livres fétiches. Dany a fait le show à Paris, il vient le faire ici à Eastman*», indique la directrice, tout en se désolant de ce qu'elle nomme «*la psychose des ponts*», qui lui coupe le public urbain, celui qui gagnerait, selon elle, à venir voir ce qui se passe du côté de l'Estrie. La comédienne Pascale Montpetit, porte-parole de l'événement, lira de son côté Louise Warren sur les notes de Mozart. James Hyndman, lui, interprétera les mots de Gabriel García Márquez.

«*Il y a un cachet au village, une intimité durant Les Correspondances, une facilité à entrer en contact avec les écrivains qui rôdent dans le coin. À l'Espace Jacques Roumain, on installe un chapiteau, avec du thé, des mangues, des meubles en rotin. Dans un village comme le nôtre, ça* fitte *tellement bien...*»

Le Devoir

■ Pour toute la programmation: *www.lescorrespondances.ca*

DANSE

Le Moulin Rouge à la recherche de *girls* d'ici

CATHERINE LALONDE

Cancaneuses, à vos talons: le Moulin Rouge est en ville. La maîtresse de ballet et le directeur du célèbre cabaret de Paris tiennent aujourd'hui des auditions à Montréal. À la recherche de nouvelles *girls*. Entretien.

La Goulue et Mistinguett y ont dansé; Piaf et Aznavour y ont chanté; on y a vu la reine d'Angleterre, Elton John, Toulouse-Lautrec et mille autres sur la gloire desquels le Moulin roule encore aujourd'hui.

C'est pour apporter du sang neuf à la troupe — 60 filles, 18 garçons — que Janet Pharaoh, ex-danseuse désormais maîtresse de ballet, joue ici les chasseurs de têtes. Façon de parler, bien sûr. Car si les demandes techniques — niveau intermédiaire en ballet, une facilité à changer de style, talents en claquettes, en chant ou en jazz, grande souplesse, grande rapidité — sont élevées, les exigences de corps ne le sont pas moins. «*You got fit the costum!*», dit en rigolant Pharaoh, en tendant langoureusement son bras nu.

«On cherche les filles et garçons avec qui on aurait tous envie de passer la soirée»

Demain, j'enlève le haut

Car les coquinettes du Moulin Rouge sont souvent à demi nues, du haut ou sous leurs bas résille. Portrait-robot? 17, 18 ans minimum, «*maintenant on va jusqu'à 35 ans*», au moins 1,72 mètre pour elles, 1,85 pour eux, souriants, avec un «*charme frais. On cherche les filles et garçons avec qui on aurait tous envie de passer la soirée*», explique Pharaoh. Des filles blanches comme la Parisienne d'Épinal? Nenni. «*On a eu des meneuses noires, on en accueille souvent. Des blondes, des rousses, on aime avoir un peu de tout.*»

Si l'idée Moulin Rouge est toute française, les *girls* viennent de plus en plus d'Australie, d'Angleterre, de Russie. «*Entre le look, la taille, le niveau, on n'a pas assez de choix en France. Le système d'éducation, avec ses classes qui se terminent très tard, n'encourage pas les formations solides en danse*», explique Pharaoh, elle-même anglaise d'origine.

Pour porter *Féerie*, la revue qui a pris l'affiche en décembre 1999 et qui roule deux fois par soir, six jours semaine, les interprètes doivent être forts. «*Les filles, en fait, ne sont sur scène que 21 minutes par spectacle.*» Le maquillage, les changements de costumes, si légers soient-ils — 1000 costumes, 800 paires de chaussures, des masses de strass, de plumes et de paillettes —, remplissent le reste de la soirée.

PATRICK KOVARIK AGENCE FRANCE-PRESSE

L'idée Moulin Rouge est toute française, mais les *girls* viennent de plus en plus d'Australie, d'Angleterre, de Russie.

Pharaoh n'hésite pas à opter pour le potentiel, la fille prête à bûcher. «*J'ai ce talent: je vois sous le maquillage, à travers les vêtements* [car l'audition se fait vêtu]*, même quand les filles — à quoi pensent-elles? — arrivent en jogging. Je le sens, c'est une* vibe.»

Jean-Jacques Clérico, p.-d.g. — boulot de famille, légué de grand-père en petit-fils — et conjoint, approuve. Son Moulin Rouge n'est plus une petite entreprise: 400 employés, des cuisines à la technique, car perdure la formule souper-spectacle pensée par son aïeul. La boîte est fréquentée à 52 % par des Français. «*Les touristes, depuis Internet, ont changé. On n'accueille plus d'autobus de Japonais, mais des couples qui ont fait eux-mêmes leur réservation en ligne.*» *Féerie* a coûté 10 millions d'euros. Même avec un taux de remplissage frôlant, selon le p.-d.g., 93 %, la longévité du spectacle, pour que celui-ci soit rentable, doit être exceptionnelle.

À l'heure de la pornographie à portée de clic, quelle place encore pour ces jeux de dévoilement du corps, pour cette danse *flashy* jusqu'au kitsch? «*Peut-être qu'on n'a pas tous besoin de cette séduction si... frontale*, estime Pharaoh. *Moi, je n'en ai pas besoin, en tout cas.*» Pour les personnes intéressées, l'audition est à 13h à l'Académie du ballet métropolitain, 2529, rue Ontario Est.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Jean-Marie Zeitouni traque *Le Vampire*

Ce soir, le chef québécois Jean-Marie Zeitouni portera à bout de bras le programme le plus original et le plus affûté du Festival de Lanaudière 2011: une représentation semi-scénique de l'opéra *Le Vampire* de Marschner.

CHRISTOPHE HUSS

En matière d'opéra allemand, genre plus ou moins créé avec *La Flûte enchantée* de Mozart, Heinrich Marschner (1795-1861) poursuit le travail de Carl Maria von Weber. *Le Vampire*, son ouvrage emblématique, est un opéra fantastique à mi-chemin entre *Le Freischütz* de Weber et *Le Vaisseau fantôme* de Wagner.

En entrevue, Jean-Marie Zeitouni révèle qu'avec la direction artistique du festival, il a délibérément recherché un opéra fantastique: *«Nous nous étions penchés sur* La Belle au bois dormant *de Respighi, une production italienne avec des marionnettes que nous voulions filmer et projeter sur écrans. Mais si nous cherchions à distribuer un opéra avec des chanteurs québécois et canadiens, le plus adapté, c'était* Le Vampire.*»*

Avec l'existence des écrans à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay, l'obstacle technique pour rapprocher le public du spectacle est tombé. Et le chef s'est délecté à travailler la partition: *«Ayant étudié avec Raffi Armenian, j'étais de la bonne école de culture et d'analyse de la musique romantique allemande, avec le folklore et la tradition symbolique dans les structures ou les couleurs orchestrales.»*

Jean-Marie Zeitouni est heureux d'aborder une œuvre peu documentée sur disque, donc peu liée à des références pour le public. *«Cela permet d'aller au cœur de l'œuvre, sans le poids des traditions»*, se réjouit-il.

Mauvaises habitudes

Car Jean-Marie Zeitouni souligne qu'à l'opéra, il est particulièrement difficile de prendre le contre-pied des habitudes: *«Essayer de concilier les conceptions vocales de vingt personnes est beaucoup plus compliqué que de bousculer les habitudes d'un orchestre symphonique.»*

«Voir que la musique devient un catalogue Sears est un peu déprimant... surtout si presque personne ne s'en rend compte»

Terrain d'une passion commune, nous parlons de Bruckner, un compositeur trop souvent interprété de manière lourde et ampoulée. *«Il est vrai que ses partitions ont très peu d'indications de tempo. Un seul tempo est a priori appliqué à des musiques de contenus très différents, qu'il n'est pas concevable de jouer au même tempo. Dans Bruckner, Sergiu Celibidache m'impressionne pour sa matière sonore. Je comprends Celibidache, même si ce n'est pas mon tempérament.»* Mais, résume Zeitouni, *«il vaut mieux un choix que pas de choix du tout, ou que, pire encore, comme on entend trop souvent maintenant, un chef qui prend le dernier mouvement de Celibidache, le premier de Günter Wand, et le reste à l'avenant. Cela ne ressemble à rien. Pour nous qui aimons la musique, cherchons à décortiquer les partitions, comprendre et sentir, voir que la musique devient un catalogue Sears est un peu déprimant… surtout si presque personne ne s'en rend compte.»*

Montréal et Columbus

Avec I Musici, dont il prend les rênes, Zeitouni est face à un défi. *«I Musici a perdu un certain "momentum", mais la force de l'ensemble, c'est ce groupe de musiciens idéalistes et dévoués à la musique. Pour eux, I Musici dépasse tellement un job d'orchestre ordinaire! Cette intégrité absolue est la clé du retour au succès.»*

Le plan de match de Jean-Marie Zeitouni est de positionner I Musici comme l'orchestre de chambre à Montréal et même au Canada. *«Nous partageons le répertoire avec un groupe* [Les Violons du Roy] *que j'affectionne particulièrement; ma famille musicale initiale, qui accepte de me voir grandir»*, reconnaît le chef. Il tempère vite: *«Je ne suis pas une personne de compétition et Bernard Labadie est un ami; les choses se passent sereinement à ce niveau-là.»*

Les trois axes artistiques d'I Musici seront *«le répertoire pour orchestre de cordes, les quatuors en version orchestrale et les œuvres du XX^e siècle»*. Au-delà, Jean-Marie Zeitouni ambitionne d'avoir, avec I Musici, *«un orchestre qui puisse jouer Mozart, Haydn, Mendelssohn, Beethoven et Schubert avec un raffinement, une pertinence stylistique et un engagement uniques à Montréal.»*

La carrière du chef reste très nord-américaine. Dans l'année qui vient, en plus de la direction d'I Musici, il sera onze semaines auprès de son orchestre de Columbus en Ohio et assumera 28 ou 30 autres engagements. *«Des orchestres très intéressants: l'OSM, Seattle, Houston, Saint-Louis, Toronto, Vancouver…»*, dit-il.

Zeitouni aimerait développer sa carrière en Europe. *«C'est compliqué parce que je suis toujours occupé.»* Le chef se déclare *«très heureux»* où il est. *«Je me prépare à toute éventualité: je développe mon savoir-faire et j'approfondis ma relation avec la musique. Ainsi, quand le besoin se fera sentir, je serai prêt pour la situation qui se présentera.»* Il termine l'entrevue par une sage observation: *«Dans ma vie, à part de très rares exceptions, là où j'étais, je me suis toujours senti à ma place.»*

Le Devoir

SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Le plan de match de Jean-Marie Zeitouni est de positionner I Musici comme l'orchestre de chambre à Montréal et même au Canada.

17E FESTIVAL MÉMOIRE ET RACINES

Une agricultrice et deux grands frères…

YVES BERNARD

Elle, Stéphanie Gagnon, violoneuse et flûtiste, chante ses folks de tradition à sa manière toute personnelle, avec une voix légèrement voilée, des inflexions à la Cœur de pirate et l'allure déglinguée d'une jeune McGarrigle. Révélée par le festival Mémoire et Racines (FMR) l'an dernier, elle y revient demain, en trio avec Paul Marchand et Martin Racine, deux routiers qui ont vu neiger.

Le répertoire et la personnalité de Stéphanie semblent coller. *«On chante des trucs mollo»*, indique-t-elle en entrevue. *Moi, c'est dans ma nature. Je suis quelqu'un d'assez doux. Ça se reflète dans mon choix de pièces; je ne cherche pas de chansons à répondre et je suis très attirée par le répertoire breton. Il y a plein de beaux airs tout doux.»* Elle parle sur un ton détendu. *«Tu veux des nouvelles du trio? Depuis deux mois, on n'a pas vraiment joué ensemble et on ne s'est pas vu souvent. On recommence cette semaine à la place Royale et on revient en octobre au festival Harmonies celtiques, en Estrie. On prévoit un plus gros été l'an prochain.»*

C'est que la jeune dame est enceinte de huit mois. Installée dans la ferme de son père, elle est également agricultrice. *«Lui, il faisait des vaches; nous, on fait des légumes»*, dit-elle, aussi simplement qu'elle se laisse inspirer par les jolis textes qu'elle trouve surtout dans les airs traditionnels québécois et quelques chansons populaires. Même que sa version de *La Mauvaise Réputation* est tellement bien québécisée que l'on pourrait croire que Monsieur Georges l'a écrite pour deux violoneux.

Harmonies trad

Cette année, elle a lancé *L'Hirondelle*, un disque empreint de grande fraîcheur, formidablement épuré par Paul Marchand et Martin Racine. *«Quand on est jeune, on est tout fringant et on veut aller dans toutes sortes de directions. Avec eux, c'est plus instinctif, ça va bien, ça coule vite et les arrangements se font facilement. On dirait qu'on revient à l'essentiel»*, raconte-t-elle au sujet de ses deux larrons.

Elle choisit ses chansons, les enregistre seule, puis s'en remet à eux. D'abord à Paul Marchand, un guitariste très percussif qui fut de la formation de Manigance, de celle d'Entourloupe et de plusieurs autres. Il peut faire sonner son instrument comme une basse, parfois presque comme un orchestre à lui seul. Et c'est un grand habilleur. *«C'est lui qui suggère l'arrangement et il ne manque pas d'idées. Avec lui, nous nous promenons entre folk, blues, rag et même des énergies plus rockeuses»*, raconte Stéphanie.

Le rapport musical qu'elle entretient avec Martin Racine est d'un tout autre ordre. Violoneux au nom prédestiné, vieux recycleur invétéré de musiques roots, passionné de traditions québécoises et irlandaises, il est de la génération revivaliste et fut de La Bottine souriante durant la période charnière *Je voudrais changer d'chapeau*, ce disque qui allait annoncer une petite révolution dans le monde du trad québécois. Il a contribué à injecter au son des célèbres bottiniens leur fameux swing.

Stéphanie décrit son rapport avec lui: *«Il est très rythmique et excelle dans l'improvisation, alors que je suis plus harmonique et mélodique. Il veut tout le temps jouer à deux violons. J'aime ça, mais je dois aussi me concentrer sur le chant, alors je lui laisse faire ses trucs et je vois par la suite comment je peux m'insérer. Parfois, on se double carrément.»* Avec le trio, Martin Racine joue également du ukulélé, tenant le rythme comme un gardien du temple.

Ensemble, ils laissent respirer une musique qui sert parfaitement la spontanéité vocale de Stéphanie Gagnon. Elle devient parfois blues au gré de l'étirement des notes. Les cordes mordent plus tragiquement la complainte. Parfois, les pieds s'animent, l'énergie monte, coupée d'une gigue ou de reels ralentis. Paul chante de façon plus traditionnelle, en contraste avec la voix de sa complice, ou se lance avec elle jusqu'au tuilage. Quelques passages sont très dénudés. Le violon plonge dans une valse ou se perd bellement dans un temps plaintif. On retrouve aussi les repères avec *Le roi a fait battre tambour* ou *Mon vieux François*.

Et il y a les personnages des chansons: le démon, l'amant égaré, la jeune femme et les vieillards: du vrai cinéma imaginaire.

Collaborateur du Devoir

BRUNO MONDOR

Paul Marchand et Martin Racine laissent respirer une musique qui sert parfaitement la spontanéité vocale de Stéphanie Gagnon.

PAUL MARCHAND, STÉPHANIE GAGNON ET MARTIN RACINE AU FESTIVAL MÉMOIRE ET RACINES

- Au Cornet acoustique, dimanche à 11h
- Sur la scène Gilles-Cantin, dimanche 31 juillet à 17h30

Renseignements: *www.memoireracines.org/*

Quand le soleil se lève trop tard

TOUS LES SOLEILS
Réalisation et scénario: Philippe Claudel. Avec Stefano Accorsi, Neri Marcore, Clotilde Courau, Lisa Cipriani, Anouk Aimée. Image: Denis Lenoir. Montage: Virginie Bruant. France, 2010, 105 min.

ANDRÉ LAVOIE

À la surprise générale, dès son premier long métrage, l'écrivain et cinéaste français Philippe Claudel avait réussi à nous éblouir et à gonfler nos yeux de larmes. Dans *Il y a longtemps que je t'aime*, il observait avec délicatesse la douloureuse renaissance d'une femme à sa sortie de prison, relançant au passage la carrière de Kristin Scott Thomas qui défendait là un de ses plus beaux rôles.

Ceux qui préparaient déjà leurs mouchoirs avant d'aller voir *Tous les soleils* devront sans doute les ranger… mais pas trop loin. Claudel opte cette fois pour la légèreté comique, composant un portrait de groupe doublé d'un tableau de famille sous le ciel de Strasbourg, avec en prime des sonorités italiennes. On se laisse d'abord séduire par les accents de quelques Italiens établis en France par amour ou par conviction politique, mais aussi par toutes ces musiques baroques qui tapissent le film, une des nombreuses passions du héros de *Tous les soleils*.

Est-ce par déni ou par peur de l'ennui qu'Alessandro (Stefano Accorsi, à la fois sombre et enflammé) est partout à la fois? Professeur de musique, chanteur dans un ensemble musical, lecteur bénévole auprès des malades, il est aussi le père d'Irina (Lisa Cipriani), une adolescente énergique, et le protecteur pourvoyeur de son frère Luigi (Neri Marcore), un anarchiste toujours en robe de chambre, pestant contre Berlusconi. Au milieu de ce joyeux chaos, Alessandro cultive le souvenir de son épouse morte il y a plus d'une dizaine d'années, comme si toute sa vie s'était arrêtée à ce moment-là.

Question d'éloigner son emprise, de calmer ses nerfs, Irina et Luigi décident de l'inscrire à son insu sur un site de rencontres, ce qui donne lieu à quelques quiproquos savoureux. Mais Alessandro fait aussi, sans trop le vouloir, d'autres rencontres déterminantes, d'abord avec une dame au seuil de la mort (divine Anouk Aimée) et plus tard avec sa fille Florence (Clotilde Courau), qui le trouble par sa recherche désespérée du pardon d'une mère à jamais disparue.

Éclipses

Philippe Claudel jongle, et souvent avec bonheur, avec la lourdeur du deuil, le badinage amoureux, le burlesque échevelé et la franche camaraderie, voisinant sans jamais l'égaler, car visiblement sacrifiée au montage, celle des films de Claude Sautet. L'équilibre est parfois fragile, mais il se réalise avec grâce, se permettant même quelques échappées dans l'imaginaire, où la frontière se révèle délicieusement mince entre le monde des vivants et celui des morts, nous offrant du même souffle les moments les plus émouvants du film. Car Claudel n'a pas renié sa propension pour le mélodrame, un genre qu'il maîtrise avec plus de naturel que la comédie.

Tous les soleils brille aussi par l'intelligence pétillante des personnages, Claudel décrivant un milieu baigné de musique, de livres, de peinture, de poésie, autant de clés leur permettant de mieux saisir la portée de leurs malheurs ou la juste mesure de leur plénitude. Ils n'ont pas toujours les mots pour le dire, mais ils savent manier ceux des autres avec une dextérité rayonnante. À l'image de leur créateur.

Collaborateur du Devoir

SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Philippe Claudel opte dans *Tous les soleils* pour la légèreté comique. Il compose un portrait de groupe doublé d'un tableau de famille sous le ciel de Strasbourg, avec en prime des sonorités italiennes.

SOURCE FOX SEARCHLIGHT

***Snow Flower and the Secret Fan* est une adaptation d'un roman à succès de Lisa See qui plongeait dans la Chine du XIXe siècle.**

Les copines d'abord

SNOW FLOWER AND THE SECRET FAN
Réalisation: Wayne Wang. Scénario: Angela Workman, Ron Bass, Michael K. Ray, d'après le roman de Lisa See. Avec Gianna Jun, Li Bingbing, Vivian Wu, Jiang Wu, Russell Wong, Coco Chiang. Image: Richard Wong. Montage: Deirdre Slevin. Musique: Rachel Portman. Chine, 2011, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Wayne Wang fait partie de cette classe de cinéastes dont la signature est aussi irréprochable qu'invisible. Ce n'était pas encore le cas lorsqu'il tournait *The Joy Luck Club* et *The Center of the World*, mais comme tant d'autres, il a succombé aux sirènes du confortable conformisme. Le résultat: *Maid in Manhattan* ou encore *Last Holiday*.

Rien ne semble vouloir le faire dévier de cette trajectoire (ou plutôt de cette pente descendante…) avec *Snow Flower and the Secret Fan*, une adaptation du roman à succès de Lisa See, une plongée dans la Chine du XIXe siècle, celle où l'on bandait les pieds des femmes dès leur plus jeune âge. Pour donner une touche contemporaine à ce drame historique doublé d'un hommage à la complicité féminine, y est greffée une autre liaison amicale, celle de deux femmes du Shanghai d'aujourd'hui qui, à leur adolescence, ont voulu reproduire un pacte nommé *laotong*, véritable mariage d'amitié. Mais les choses finissent par se compliquer, après leur véritable mariage ou simplement une fois atteint l'âge adulte.

Au cœur de cette ville clinquante et futuriste, Lily (Bingbing Li), sur le point de plier bagage pour New York, apprend que son amie Sophia (Gianna Jun) est plongée dans un coma profond à la suite d'un accident de la route. Alors qu'elles étaient en brouille depuis six mois, Lily court à son chevet et entame la lecture d'un manuscrit de Sophia sur deux amies inséparables que leur mariage respectif va peu à peu éloigner, les entraînant dans des classes sociales différentes et les emportant dans le tourbillon des rébellions locales de la Chine du XIXe siècle. Ce roman encore en chantier multiplie les résonances avec le parcours des deux amies d'aujourd'hui, visiblement à la croisée des chemins.

Laminage

Cet effet miroir est renforcé par la présence des deux actrices dans les récits parallèles, une manière de lier leur destinée et bien sûr d'enfoncer le clou sur le thème de la pérennité des sentiments, peu importe le caractère vieillot ou clinquant du décor. Et ce décor, qu'il soit campagnard, impérial ou rongé par les vapeurs d'essence, est filmé avec un soin méticuleux, celui d'un cinéaste plus soucieux d'une image sans altérité que chargée d'authenticité…

Et c'est bien là le drame, toutes proportions gardées, d'une production comme *Snow Flower and the Secret Fan*. Tout y est placé, organisé, posé et ordonné pour ne pas brusquer notre regard, offrant un fil narratif jamais tordu alors que les niveaux temporels se chevauchent avec la précision d'un métronome. Même la musique de Rachel Portman contribue à ce laminage esthétique.

Mis à part quelques rares effets transitoires où les protagonistes des deux mondes se contemplent — une belle idée peu exploitée —, rien ne vient brusquer cet hommage mièvre et ronflant à l'amitié féminine. Et la présence, furtive et inutile, de Hugh Jackman en fiancé de la romancière ressemble davantage à du racolage cinématographique. Un art que Wayne Wang maîtrise de mieux en mieux.

Collaborateur du Devoir

Le prix de la vérité

ELLE S'APPELAIT SARAH
Réalisation: Gilles Paquet-Brenner. Scénario: Serge Joncour et G. Paquet-Brenner d'après le roman de Tatiana de Rosnay. Avec Kristin Scott Thomas, Frédéric Pierrot, Niels Arestrup, Mélusine Mayance, Michel Duchaussoy, Dominique Frot, Gisèle Casadesus. Photo: Pascal Ridao. Montage: Hervé Schneid. Musique: Max Richter. France, 2011, 113 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Paris, été 1942. Sarah Starzynski joue dans sa chambre avec son petit frère Michel lorsqu'on frappe violemment à la porte de leur appartement. Pour le sauver de la police de Vichy, Sarah ordonne à Michel de se cacher dans une armoire dissimulée par le papier peint. *«Je vais revenir te chercher»*, lui promet-elle en tournant le verrou. Conduite au Vélodrome d'Hiver avec sa mère et son père, Sarah n'a encore jamais entendu le nom «Auschwitz».

En 2009, Julia, une New-Yorkaise mariée à un Français, est sur le point de s'installer au troisième étage d'un immeuble du Marais. L'endroit appartient à la famille de son conjoint depuis des lustres. Journaliste pour un mensuel d'affaires publiques, Julia vient de se voir confier un dossier spécial sur la rafle du Vel d'Hiv, sombre page de l'histoire dont ces jeunes collègues n'ont jamais entendu parler. À son plus grand désarroi, Julia découvre qu'elle s'apprête à emménager là où avait grandi jadis une certaine Sarah Starzynski...

Fictions de la Shoah

Du *Choix de Sophie* jusqu'*Au nom de tous les miens,* les récits sur la Shoah, fictifs et réels, se sont toujours bien accommodés d'une structure épisodique avec flash-back à la clé. Comme les deux précédents romans, celui de Tatiana de Rosnay, *Elle s'appelait Sarah*, a inspiré un film. Production consciencieuse et visiblement coûteuse, cette adaptation revisite, dans son volet d'époque, le même territoire douloureux que le récent *La Rafle*.

Avec beaucoup plus de style et une approche moins racoleuse, *Elle s'appelait Sarah* relate l'horreur sans s'y complaire. La mise en scène de Gilles Paquet-Brenner pèche parfois par excès d'esthétisme, mais le jeune cinéaste ménage quelques transitions puissantes entre le passé et le présent, par exemple lorsqu'à une Sarah recroquevillée au sol d'un camp succède une Julia debout devant le mémorial de la Shoah.

Fait intéressant, les personnages sont tous nuancés là où le manichéisme aurait aisément pu prévaloir. Un certain didactisme émerge bien, parfois, dans les dialogues, mais des comédiens chevronnés font passer la pilule avec beaucoup de conviction. Rien à voir avec l'imbuvable *Un jour tu comprendras,* d'Amos Gitaï.

Kristin Scott Thomas est magnifique, comme d'habitude. La belle Britannique francophile, au regard d'une tristesse infinie, campe une héroïne déterminée et sensible. Un autre très bon rôle auquel elle fait honneur. Elle est secondée avec talent par Frédéric Pierrot, le touchant agent de probation dans *Il y a longtemps que je t'aime*, de Philippe Claudel (voir critique de son dernier film ci-dessus), dont elle tenait la vedette, et qui compose cette fois un mari aimant mais faillible.

Au final, et malgré une fâcheuse propension à épiloguer, *Elle s'appelait Sarah* entrelace assez habilement son intrigue en deux temps. Connaissance des autres histoires du genre aidant, on devine où tout cela mènera, mais le voyage n'en demeure pas moins bouleversant.

Le Devoir

SOURCE AZ FILMS

Kristin Scott Thomas est magnifique, comme d'habitude.

CULTURE

LUNDI 1ER AOÛT 19h30
DOLLY PARTON, MA MÈRE ET MOI de Tara Johns
Version française de THE YEAR DOLLY PARTON WAS MY MOM. Canada. 2011. 126 min. Avec Rebecca Windheim, Julia Stone, Rebecca Croll, Macha Grenon, Gil Bellows. (G).
En présence de la réalisatrice.
THEATRE OUTREMONT
BILLETTERIE 514 495-9944
1248, AVENUE BERNARD OUEST
accès culture Montréal

SOURCE UNIVERSAL PICTURES

E.T. joue aux cow-boy

Bandits de grand chemin, cow-boys et Appaches s'affrontent dans cette ambassade cinématographique qui ne déplairait pas à Raël

COYBOYS & ALIENS
De Jon Favreau. Avec Daniel Craig, Harrison Ford, Olivia Wilde, Sam Rockwell, Adam Beach, Paul Dano, Keith Carradine. Scénario: Roberto Orci, Alex Kurtzman, Damon Lindelof, Mark Fergus, Hawk Ostby. D'après l'œuvre de Scott Mitchell Rosenberg. Image: Matthew Libatique. Montage: Dan Lebental, Jim May. Musique: Harry Gregson-Williams. États-Unis, 2011, 118 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ce qui ressemblait sur l'affiche à une autre de ces pannes d'inspiration dont les studios hollywoodiens sont si souvent la proie s'avère à l'écran un mélange des genres d'une étonnante efficacité, abstraction faite d'un scénario plutôt friable. Le western, genre fondateur de la mythologie du 7e art axé sur la conquête du territoire, et la science-fiction, qui a transposé le phénomène dans l'espace, n'étaient pourtant pas faits pour se marier, mais bien pour se relayer. Jon Favreau (*Iron Man*) et son producteur Steven Spielberg (résolument en mode rétro après *Super 8*) en ont décidé autrement en portant au grand écran une bande dessinée du producteur Scott Mitchell Rosenberg campée dans le Far West de 1873.

Jake Lonergan (Daniel Craig) se réveille amnésique au milieu du désert de l'Arizona. Rendu à Absolution, une petite ville qui vit dans un climat de terreur instauré par un vieux rancher (Harrison Ford) qui tire les cordons de l'économie locale, l'homme au poignet gauche enserré dans un étrange bracelet de fer découvre que sa tête est mise à prix. À peine le shérif (le trop rare Keith Carradine) a-t-il le temps de le mettre aux arrêts que des créatures extraterrestres lancent l'assaut sur la ville, arrachant du sol des dizaines d'otages qu'ils emportent dans leur vaisseau, avant que Lonergan et son bracelet devenu arme de destruction massive ne les fassent reculer. Une battue est aussitôt organisée pour retrouver les otages, parmi lesquels on compte le fils indigne du rancher (Paul Dano). Bandits de grand chemin et Apaches de mauvaise humeur s'interposent avant l'affrontement dans une sorte d'ambassade qui ne déplairait pas à Raël.

Trous d'air

Inutile de faire l'inventaire des nombreux accrocs à la logique interne du récit, ou des références et clins d'œil aux classiques des deux genres (de *High Noon* à *Alien*). Avec cinq scénaristes au générique, le territoire promettait, sur ces deux plans, d'être désert et couvert, respectivement. La rencontre de Daniel Craig et Harrison Ford ne produit pas non plus les étincelles souhaitées, bien que chacun exécute plutôt bien sa partition. *Cowboys & Aliens* vaut surtout le coup d'œil grâce à la direction artistique extrêmement sophistiquée dans sa simplicité, signée Scott Chambliss (le plus récent *Star Trek)* et pour la superbe photographie aux teintes doucement saturées de Matthew Libatique (*Black Swan, Iron Man, Gothika*).

Jon Favreau, de son côté, cherche un ton: sérieux ou blagueur? Les deux. Mais il n'a pas la finesse permettant de faire glisser le récit de l'un à l'autre sans qu'on s'en aperçoive. Pareillement, la vigueur de sa mise en scène opère par intermittence, provoquant plusieurs baisses de régime qui nous renvoient à nos pensées. Or, lorsqu'un scénario n'est pas construit sur du roc, donner aux spectateurs le temps de réfléchir à ce qui lui est raconté n'est peut-être pas la meilleure stratégie à adopter.

Collaborateur du Devoir

SOURCE UNIVERSAL PICTURES

Cowboys & Aliens vaut surtout le coup d'œil grâce à la direction artistique extrêmement sophistiquée dans sa simplicité, signée Scott Chambliss.

EN BREF

La Québécoise Marie-Josée Croze à la Mostra

La maison de production Max Films et le distributeur Les Films Séville ont annoncé plus tôt cette semaine la sélection du film *Another Silence* au Festival de Venise. Réalisé par le cinéaste argentin Santiago Amigorena (*Quelques jours en septembre*, qui mettait en vedette Juliette Binoche), cette coproduction entre la France, l'Argentine, le Brésil et le Canada sera présentée dans la section «Venice Days». Ce volet de la Mostra propose habituellement une douzaine de longs métrages et s'apparente à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes et au Panorama de Berlin. Le film met en vedette la comédienne québécoise Marie-Josée Croze (*Munich*, *Le Scaphandre et le Papillon*). L'intrigue relate la quête de vengeance d'une policière de Toronto. Après qu'un trafiquant de drogue qu'elle a fait incarcérer eut commandité l'assassinat de son mari et de son fils, Mary (Croze) piste le tueur jusqu'en Argentine où il s'est réfugié. *Another Silence* marque la troisième collaboration entre la star et le producteur Roger Frappier après *Maelström* et *Les Invasions barbares*, pour lesquels Marie-Josée Croze a remporté le Génie et le Jutra de la meilleure actrice, puis le prix d'interprétation féminine à Cannes, respectivement. – *Le Devoir*

Le couple, y'a que ça de vrai!

UN AMOUR FOU (V.F. DE CRAZY, STUPID, LOVE)
Réalisation: Glenn Ficarra, John Requa. Scénario: Dan Fogelman. Avec Steve Carell, Julianne Moore, Ryan Gosling, Emma Stone. Photo: Andrew Dunn. Montage: Lee Haxall. Musique: Christophe Beck, Nick Urata. États-Unis, 2011, 118 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Crazy, Stupid, Love débute par une succession de plans montrant le mouvement des pieds sous les tables d'un restaurant. À la faveur d'une lumière tamisée, on voit un escarpin remonter le long d'une cheville, puis un soulier de cuir verni se glisser entre une paire de talons hauts. Cal porte des espadrilles usées tandis que son épouse Emily chausse de ravissantes chaussures griffées — du moins présume-t-on qu'elles le sont. Aussi ne s'étonne-t-on pas lorsque cette dernière annonce, en guise de dessert, qu'elle veut divorcer. Après 26 ans de mariage, Cal, qui est encore amoureux de son épouse, encaisse le coup, emménage dans un petit appartement et s'en va noyer son désarroi dans un bar huppé où sévit Jacob, un jeune Casanova à qui aucune demoiselle ne résiste. Témoin du malheur du premier, le second entreprend de faire de lui un tombeur. Et cela fonctionne! Et Cal de s'envoyer en l'air pour la première fois de sa vie avec d'autres femmes que la sienne! Pendant ce temps, Jacob succombe aux charmes de Hannah, une belle avocate qui lui donne du fil à retordre.

Sage, trop sage

Difficile, devant le spectacle amusant mais consensuel que constitue *Crazy, Stupid, Love,* de concilier ce film-là avec le précédent de Glenn Ficarra et John Requa, le tout aussi amusant mais éminemment plus transgressif *I Love You Philip Morris*, paru plus tôt cette année après être demeuré deux ans dans les limbes. On cherche l'irrévérence, le côté *«dans votre face»* que le tandem de réalisateurs peaufinait déjà dans le scénario du film-culte *Bad Santa*, en vain.

À la place, beaucoup de bonnes lignes, certes, mais une tangente moralisatrice franchement déprimante, le message ultime étant clairement qu'en dehors du couple, point de bonheur. En témoigne le personnage de l'enseignante célibataire, dépeinte comme une pauvre folle amère. Bravo, cela dit, à Marisa Tomei (*In the Bedroom, The Wrestler*), hilarante dans cette partition ingrate.

Puis on comprend: pour ce deuxième essai derrière la caméra, Glenn Ficarra et John Requa ont accepté de tourner le scénario d'un autre, Dan Fogelman en l'occurrence, auteur entre autres des dessins animés *Bolt* et *Cars 2*. Après toutes les difficultés rencontrées lors de son baptême à la mise en scène, peut-être le duo a-t-il choisi de flatter le monstre hollywoodien dans le sens du poil?

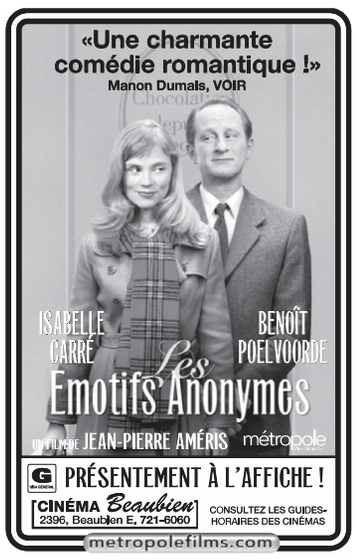
Pour le reste, l'intrigue n'est jamais aussi intéressante que lorsqu'elle se concentre sur la complicité qui continue d'unir Cal et Emily. Dans ces moments où un ton doux-amer prévaut, Steve Carell (*Little Miss Sunshine, Date Night*) se révèle vraiment touchant. Qui plus est, la chimie est au rendez-vous avec sa partenaire Julianne Moore (*The Hours, Savage Grace*), elle aussi très juste. Leur contrepartie plus jeune mais paradoxalement plus expérimentée est jouée avec beaucoup de naturel et d'allant par un Ryan Gosling (*Half Nelson, Blue Valentine*) et une Emma Stone (*Easy A, The Help*) ayant hérité de rôles somme toute assez minces.

S'ils ne parviennent pas toujours à rendre digestes les envolées caricaturales qui surgissent çà et là (la bagarre finale paraît tout droit sortie d'un autre film), les deux cinéastes confirment néanmoins qu'ils savent manier la caméra. Ainsi ont-ils concocté une réalisation fluide et dynamique, avec montage assorti. Quoique, là encore, on regrette la pétulance annoncée lors de leurs débuts.

Le Devoir

KRISTIN SCOTT THOMAS
«L'UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE!»
LEONARD MALTIN, MALTIN ON MOVIES
ELLE S'APPELAIT SARAH
UN FILM DE GILLES PAQUET-BRENNER
UGC Hugo productions www.azfilms.ca AZ FILMS
PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE ET ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060
CINÉMA PARALLÈLE 3536 BOULEVARD SAINT-LAURENT 514-847-2206
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE ET ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMAS AMC LE FORUM 22
CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900
CINEPLEX DIVERTISSEMENT CAVENDISH (Mall)

Du réalisateur de IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME
«Une comédie lumineuse!» Jean Slag, la Presse
«Regorge d'éclats de rire!» André Lavoie, Le Devoir
Stefano Accorsi Nani Marcorè
Clotilde Courau Lisa Cipriani
Tous les Soleils
un film de Philippe Claudel
Retrouvez les romans de Philippe Claudel aux éditio Stock et Livre de poche
AVEC LA PARTICIPATION DE Anouk Aimée
WWW.TOUSLESSOLEILS-LEFILM.COM
métropole
À L'AFFICHE!
CINEPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN
CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060
MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
CINEPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE
CINÉMA LE CLAP
CINEPLEX DIVERTISSEMENT BEAUPORT
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com


«Une charmante comédie romantique !» Manon Dumais, VOIR
ISABELLE CARRÉ BENOÎT POELVOORDE
Les Émotifs Anonymes
UN FILM DE JEAN-PIERRE AMÉRIS
métropole
PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE !
CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

★★★½
«DRÔLE, CHARMANT ET SPIRITUEL! UNE ODE À LA BEAUTÉ DE PARIS DANS LAQUELLE MARION COTILLARD EST SÉDUISANTE DE SUBTILITÉ.» Marc Cassivi, La Presse
Kathy Bates
Adrien Brody
Carla Bruni
Marion Cotillard
Rachel McAdams
Michael Sheen
Owen Wilson
FILM D'OUVERTURE Festival de Cannes
Minuit à Paris
version française de Midnight in Paris
Écrit et réalisé par Woody Allen
WWW.MINUITAPARIS-LEFILM.CA
métropole
9e SEMAINE À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

DE VISU

SOURCE JARDINS DU PRÉCAMBRIEN

Heures de pointe **de Betsabeé Romero (à droite, au centre),** ***L'Offrande*** **de Joséphine Bacon (à droite, en bas) et** ***Le Chablis*** **du collectif BGL (photo principale) font partie des œuvres en vedette au 11e Symposium international d'art** ***in situ*****, cette année intitulé** ***Le Legs*****.**

Un symposium et des solos

Chaque été, Saint-Hyacinthe, Joliette et Val-David, chacune à plus ou moins une heure de Montréal, offrent des sorties en arts visuels. Pour des ballades d'un jour.

JÉRÔME DELGADO

Dans les Jardins du Précambrien, ce boisé aménagé par René Derouin à Val-David, le Symposium international d'art *in situ* ne cesse, d'année en année, de prendre de l'expansion. Chaque édition, depuis 1995, semble creuser un nouveau sentier, un nouveau territoire. Ce 11e Symposium, dont le commissariat a été confié à Emmanuel Galland, ne fait pas exception.

In situ et éphémères, les œuvres du Symposium n'en sont pas moins envahissantes. La nature est-elle condamnée à se laisser gruger de la sorte? Et à quelles fins? C'est sur ce thème que les dix artistes de cet été ont travaillé.

Sur le thème du legs, le Symposium 2011-2012 apparaît plus politique. Cynique, même. Certains des artistes sélectionnés n'ont pas la langue dans leur poche. Le trio BGL, par exemple: voici que les trois compères, fins observateurs des us et coutumes, interviennent ici en *«sauvageons», dixit* Galland. Leur installation *Le Chablis* amplifie notre amour, déjà excessif, de la nature: le feu de camp abandonné continue de brûler, les bâtons de golf deviennent haches… et l'œuvre, peu surprenante, disons, n'est pas la meilleure du collectif, mais donne le ton.

Jean-Denis Boudreau, de Moncton, se fait envahisseur urbain. Au bas d'une falaise, il a aménagé une aire de stationnement pour un seul et unique banlieusard. Il défie ainsi la montagne, à l'instar du *Fitzcarraldo* de Herzog. On n'attend plus que la voiture.

Chez Betsabeé Romero, Mexicaine de service, l'automobile est un motif récurrent. L'œuvre *A vuelta de rueda* simule le trafic, la queue leu leu. L'individualisme et la surconsommation sont la cible de l'artiste, qui dépasse le cri alarmiste par l'appel au savoir-faire et à la pensée.

L'artisanat — ces camions miniatures en bois — et le texte — ces multiples citations, glanées du poète précolombien Nezahualcóyotl jusqu'à Nietzsche — émergent dès lors de l'ensemble comme des notes d'espoir. Le défilé des camions surgissant de terre avant d'y retourner invite à redonner au sol tout ce qu'on lui retire.

C'est Jean-Jules Soucy, cependant, grande gueule de La Baie, qui se démarque. Son humour salé, et si insouciant, conclut de belle manière le parcours. L'œuvre *JJS MD* est une série de phrases codées, laissées sur les troncs à la manière des amoureux qui gravent leurs initiales. Les référents sont aussi artistiques: Soucy s'inspire des allographes et autres jeux sonores dadaïstes ou duchampiens. Le thème du legs peut aussi entraîner un questionnement hors de la sphère écologique.

Juste une image, vraiment?

Le centre Expression de Saint-Hyacinthe rend un juste hommage à Emmanuelle Léonard et à la diversité d'expression de sa signature. L'artiste, qui puise autant dans la photographie documentaire que dans le cinéma de fiction, allant, parfois, fouiller dans l'autobiographie, semble trouver pour chaque nouveau corpus une manière différente de faire les choses.

L'exposition *Juste une image* risque de dérouter. Le travail soigné de la réputée commissaire Nicole Gingras, dont on attend avec impatience l'apport à la Manif d'art de Québec en 2012, donne à l'ensemble sa cohérence. Un ensemble qu'elle qualifie ironiquement de *«mentir faux»*.

Ce parcours rétrospectif remonte jusqu'en 2003 et inclut *Le Polygraphe* et *La Déposition*, deux vidéos de 2011 qui portent sur l'enquête policière. L'ensemble des pièces réunies, pour ne pas dire l'ensemble de l'œuvre d'Emmanuelle Léonard, tourne autour des mêmes questions et obsessions: la véracité d'un document, la loi et l'ordre, la surveillance, le regard qui fait autorité — y compris le regard de l'artiste.

L'expo commence par le beau doigt enflé de la photo *Je t'aime* (2003) et rassemble des images extraites de séries telles *Faits divers* (2005) et *Une sale affaire* (2007), inspirées d'archives policières. Le dialogue entre *Le Polygraphe* et *La Déposition*, l'une peu bavarde mais avec une caméra active, l'autre portée par la voix hors champ et les mimiques d'un enquêteur, passe par le non-dit des images fixes. En particulier les deux photos de la série *Les Citoyens* (2009), ces portraits de policiers au travail, portraits qui bousculent les rapports de pouvoir.

Orient et Occident

Enfin, au Musée d'art de Joliette, le menu s'avère riche et varié. Notons *Cabinet* de Lyne Lapointe, sorte de cabinet de curiosités doté de leurres visuels, et *Au-delà du regard*, une belle expo rassembleuse à partir des portraits conservés au musée.

Le moteur de l'été est cependant la rétrospective des 35 ans de carrière de Kai Chan, cet artiste torontois reconnu pour ses expérimentations textiles. Comme souvent chez nos artistes d'origine asiatique, le mariage de l'Orient avec l'Occident teinte le travail. Tout est dans la subtilité, et les installations parfois monumentales de Chan le traduisent par un mélange de fragilité et de solidité. Malgré une tendance à illustrer trop lourdement, il arrive à transcender, surtout lorsqu'il fait appel à des moyens simples, les matériaux pauvres, ces cure-dents, boutons, etc., qu'il épingle au mur.

Collaborateur du Devoir

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU
Les Jardins du Précambrien,
1301, montée Gagnon,
à Val-David, jusqu'au 10 octobre.

JUSTE UNE IMAGE
Emmanuelle Léonard
Expression, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe,
495, Saint-Simon, à Saint-Hyacinthe,
jusqu'au 14 août.

LA LOGIQUE DE L'ARAIGNÉE
Kai Chan
Musée d'art de Joliette,
145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil,
à Joliette, jusqu'au 4 septembre.

Plus que quelques places pour...

LES BALLETS RUSSES DE DIAGHILEV et
NAPOLÉON BOURASSA – LA QUÊTE DE L'IDÉAL
27 août - Musée national des beaux-arts du Québec

ROME DES ORIGINES À LA CAPITALE D'ITALIE
20 octobre - Musée de la civilisation de Québec

MARC CHAGALL ET L'AVANT-GARDE RUSSE et
LES PAYSAGES DU GROUPE DES SEPT
du 4 au 6 novembre à Toronto et Kleinburg

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

N. Sollogoub, *Hiroshima, les Olympiades*. 1990. Photo : Robert Joly

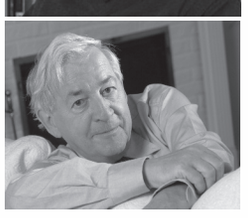
Signé Sollogoub
Le design dans sa diversité

Jusqu'au 11 septembre 2011
Mercredi au dimanche de 10h à 17h
Présentée grâce au soutien de la Fondation Macdonald Stewart

MUSÉE DU CHÂTEAU DUFRESNE
2929, Jeanne d'Arc, Montréal (Qc) H1W 3W2 Pie-IX
514 259-9201 www.chateaudufresne.com

400e anniversaire de la venue de Champlain à Montréal
Présentation des vitraux de l'église de Brouage, village natal de Champlain, dans le cadre de l'exposition *Signé Sollogoub, le design dans sa diversité* (première nord-américaine)

Samedi 6 août à 14h
Thé avec l'historien Denis Vaugeois
Champlain et Pont-Gravé, un formidable tandem



Samedi 10 septembre à 14h
Thé avec l'historien Jacques Lacoursière
L'énigme Champlain

La semaine italienne de Montréal
Dimanche 14 août à 13h30
Visite commentée en autobus de différents lieux montréalais décorés par Guido Nincheri
Réservation requise pour toutes ces activités. (514) 259-9201

LITTÉRATURE PHILIPPINE

Prestidigitation littéraire

Le roman du désormais Montréalais Miguel Syjuco a remporté le Palanca Award 2008 et le QWF Paragraphe Hugh McLennan Prize for Fiction 2010

SUZANNE GIGUÈRE

La parution en français d'un roman philippin mérite déjà d'être soulignée. Et si ce roman se révèle un véritable tour de prestidigitation littéraire, voilà un événement. *Ilustrado*, premier roman de Miguel Syjuco, Philippin d'origine établi à Montréal, est ambitieux par sa construction éclatée et sa thématique foisonnante.

Le roman nous plonge dans une incroyable saga familiale, avec en toile de fond l'histoire tumultueuse des Philippines de 1850 jusqu'au début du XXIe siècle. Comique et tragique en même temps, pétillant d'humour, *Ilustrado* tient de l'enquête littéraire, de la fresque historique, du polar métaphysique et du roman politique, plus personnel toutefois que militant.

New York, février 2002. Crispin Salvador, écrivain philippin de renommée internationale, est retrouvé mort dans la rivière Hudson. Le manuscrit sur lequel il travaillait depuis plus de deux décennies a également disparu. L'ouvrage polémique explorait la corruption et les scandales au cœur des élites politiques, religieuses et aristocratiques de son pays natal.

Le narrateur, Miguel Syjuco — car l'auteur se met lui-même en scène —, un de ses étudiants, aussi originaire de l'archipel, décide d'enquêter sur le décès de son mentor. Il s'envole donc pour Manille, sur les traces de l'écrivain et de son manuscrit. Il va y découvrir un personnage égocentrique et solitaire, provocateur, à la réputation sulfureuse, mouton noir des lettres, rejeté par ses pairs. Crispin Salvador dénonçait dans ses livres la dictature de Marcos et l'impact néocolonialiste des Américains sur son pays. Miguel décide d'écrire la biographie de ce génie prolifique, de retracer son ascension professionnelle, son exil aux États-Unis et sa chute. En cours de rédaction, le narrateur se voit à son tour entraîné dans son propre passé familial et amoureux, fissuré de toutes parts.

Roman-kaléidoscope, *Ilustrado* accumule des extraits de romans, des articles, des plaisanteries, les bruits et les fureurs de Manille et les conflits du pays

Roman-kaléidoscope, *Ilustrado* accumule en un ingénieux désordre des extraits des romans et du manuscrit de Crispin Salvador, des articles de presse et des interviews le concernant, des blogues et des forums de discussions à son sujet, des plaisanteries douces-amères, les bruits et les fureurs de Manille, les conflits familiaux et sociopolitiques du pays. Les allusions littéraires fourmillent, dont une, plusieurs fois citée, de José Rizal, patriote philippin, romancier critiquant la situation coloniale, issu de ces *ilustrados* homonymes, *«[c]es éclairés, [c]es instruits»*. Accusé d'être l'instigateur du mouvement indépendantiste des Philippines, il fut finalement exécuté par les Espagnols en 1896.

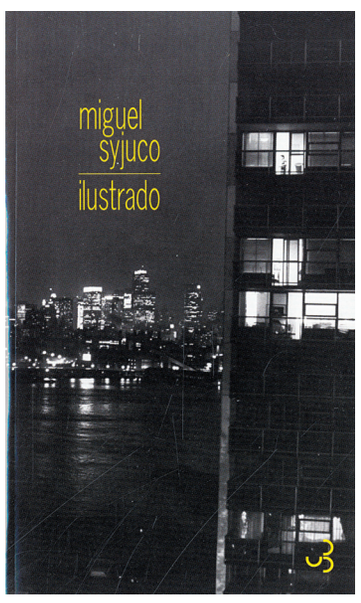
Au milieu de ce roman vertigineux et étourdissant, qui devient par sa forme une immense chambre d'échos de la quête originelle du narrateur, émerge une intéressante réflexion sur la primauté de la littérature en tant qu'art et mémoire de la condition humaine.

Il faut bien sûr accepter de s'immerger dans cette œuvre exigeante, riche en mises en abyme et en jeux de miroirs, pour saisir l'occasion rare donnée au lecteur occidental de plonger dans l'histoire des Philippines.

Collaboratrice du Devoir

MATHIEU BOURGOIS

***Ilustrado* de Miguel Syjuco donne l'occasion rare pour le lecteur occidental de plonger dans l'histoire des Philippines.**



ILUSTRADO
Miguel Syjuco
Traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2011, 488 pages

SOURCE VILLE DE QUÉBEC

Le roman *Vents salés* aborde, sur le flanc poétique, le thème du fleuve et de la liberté.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Dérive

CHRISTIAN DESMEULES

Le fleuve est comme une grande porte ouverte sur le monde. Il sert de corridor pour arriver d'amers lointains. De sortie de secours pour s'affranchir, en rêves ou en actes, de sa propre vie insuffisante. Un récent premier roman aborde, sur le flanc poétique, le thème du fleuve et de la liberté.

En 1904, Delphine, une jeune veuve montréalaise mère de deux enfants, voit sa vie bouleversée par la passion. Prise dans la glu quotidienne de l'univers renfrogné dont elle a hérité, son désir de prendre le large n'a d'égal que la sensualité à fleur de peau qui la tourmente. Une *«trop grande frénésie»* que son mari, un riche bourgeois anglophone, avait rejetée trop vite.

Le premier roman de Joanne Rochette, née en 1965, relate la rencontre tortueuse et passionnée entre cette jeune femme captive de ses désirs et un pilote du Saint-Laurent, Ernest, *«l'homme des grandes eaux»* attaché au fleuve, envoûté par la brûlante Delphine.

L'héroïne de *Vents salés* décide de quitter son *«île sale et bruyante»* pour aller passer les vacances d'été au Bic, avec ses enfants, et se rapprocher de son pilote. Là-bas, lieu inusité de villégiature au début du siècle, les ragots vont bon train. Là-bas, un peu trop loin du fleuve, *«les gens ne vivent pas au rythme des marées, ils vivent au rythme des patates qui poussent»*.

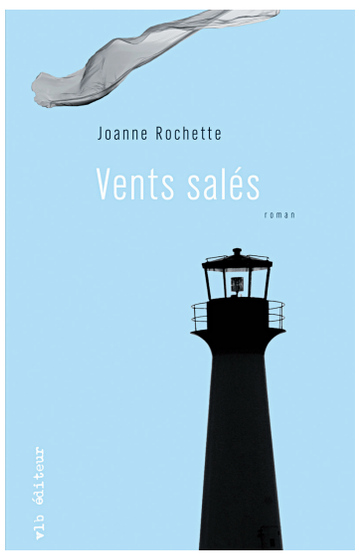
«La mer est mouvement comme la vie, ses humeurs sont changeantes et capricieuses, comme la vie, mais ses marées sont immuables et rappellent l'ordre du monde.» L'existence de Delphine, elle, plus débordante que les marées et que la vie elle-même, sera irrémédiablement bousculée par cette rencontre.

Roman de tempêtes et de houle intérieure, roman lié au destin d'une femme sensuelle prisonnière de son corps et de son époque, *Vents salés* profite d'une écriture poétique et intense. Propre à rendre le *«chant suave du plaisir»* et de ses dérèglements conjugués au féminin. Roman du fleuve, aussi, puisqu'on y découvre au passage et sans didactisme le quotidien des pilotes.

Mais la finale doublement tragique, qui ne nous épargne pas la prévisible chute féminine — au sens presque biblique —, pourra apparaître superflue. En tenant à tout prix à nous dévoiler tout l'envers du désir, l'auteure a peut-être aussi forcé un peu trop le trait. Un choix qui jure avec l'audace et la subtilité qu'elle avait pourtant si bien mises en place.

Collaborateur du Devoir

VENTS SALÉS
Joanne Rochette
Vlb éditeur
Montréal, 2011, 192 pages



POÉSIE

Les voix cassées

Isabelle Gaudet-Labine et Germaine Beaulieu explorent les douloureux passages de la mue et du temps

HUGUES CORRIVEAU

«Le cœur éteint comme un phare», Isabelle Gaudet-Labine parvient tout de même à éveiller l'œil aux aguets, une sorte de révolte contre l'adversité. Toujours en quête *«des heures sans faillir / pour la moindre tendresse»*, ces *«friables tendresses»* qu'elle n'a cesse de quérir, sans lesquelles poursuivre soi-même sa route de vivante n'aurait aucun sens.

Malgré les soubresauts du malheur, trouver à conquérir sa place exacte, l'amour autre, autrement, renouvelé, elle-même nouvelle *«mutante»* — pour rappeler, sans coïncidence, un titre de Germaine Beaulieu. Muée, soit, mais aussi mue par le désir, la poète tâte, palpe, va à la peau, sur le cœur affolé. Mais l'obscurité guette, la linéarité se fracture ainsi que le sens des mots, ainsi que la trajectoire du sens. Rien de clair ici, bien au contraire. En apparence facile, tellement minimaliste, cette poésie déroute, dévie, complexifie les ruptures, les appels à l'autre.

«chambre d'amours vaines / vidée / après la mue // tiendra-t-elle sur mon squelette / cette peau moins sale // ma belle bête?» Vouée à une inquiétude lancinante, la poète met sans cesse en question le possible retour d'un calme bienfaisant. *«sur* [ses] *yeux passent en trombe le monde / et des reflets de noyés»*. S'imposent un désespoir fulgurant, un pessimisme de laissée-pour-compte, les chambres désertées, les peaux sans derme. Elle a beau s'illusionner, affirmer *«je vous aime et j'écris / dans vos dos / mes amantes pâles»*, l'absence fait rage, fait craquer les espoirs les plus durs. La présentation du recueil parle d'un *«renouveau amoureux»; j'avouerai ne pas en avoir vu l'ombre*. Bien au contraire, la *Mue* semble tout entière consacrée à ce passage douloureux, à cet entre-deux qui bée dans la vacuité du cœur et du corps offerts: *«malgré les signes le temps n'ouvre ni nos sexes ni nos os / on croirait / qu'il se repose de nous»*.

Survivre au chagrin

Le nouveau recueil de Germaine Beaulieu se teinte de noir, des effets du deuil dont il faut se garder, se protéger, afin de réapprendre l'éclat solaire, l'eau courante, la vivacité de la parole: *«la blessure dans* [son] *ventre les mots "plus jamais" surgissent.* [Elle] *tourne gyroscope Étourdi sur socle en feu.»*

«chambre d'amours vaines / vidée / après la mue // tiendra-t-elle sur mon squelette / cette peau moins sale // ma belle bête?»

Le titre des diverses parties du recueil forment une phrase secrète, une piste qui suit les méandres des affects: la poète se met à l'écoute du *«muet des mots»*, jusqu'à la *«fièvre»*, *«*[entend] *le silence» «derrière la scène»* à *«l'aube nacrée»*, soumise à l'*«errance»* devant le *«miroir du levant»*, pour comprendre qu'il s'agit bel et bien d'une *«question de temps»* avant d'assumer la radicale rupture de la mort.

En somme, *«une constante obsession de la perte»* préside ici à l'écriture scripturaire, à cette quête d'une vie après l'absence.

«Encore faut-il lire le cycle perdu», et c'est ce à quoi s'attarde cette écriture qui mélange les eaux fluviales et pluviales afin d'appréhender tous les aspects d'un possible retour au calme intérieur. Devant la morte au cercueil, sa robe mystérieuse, les mains qui la touchent, l'œil qui la couvre, le double sens du mot «dépouille» impose à la fois le cadavre et le détachement.

Se référant au mythe de la résurrection, la poète se console en affirmant sans ambages: *«La nuit des temps venue nous nous retrouverons. Déjà le plaisir de rêver à un avenir possible»* comble la peine insupportable. Question de temps, donc, avant la réconciliation avec le présent. Pour l'heure, l'absence creuse l'âme, une déroute fiévreuse préside aux heures de peine, la voix rauque de l'écriture cherchant le tracé du renouveau.

Collaborateur du Devoir

MUE
Isabelle Gaudet-Labine
La Peuplade
Chicoutimi, 2011, 92 pages

MIROIR DU LEVANT
Germaine Beaulieu
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2011, 108 pages

Gaspard LE DEVOIR

PALMARÈS

Du 18 au 24 juillet 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT/ NB DE SEMAINE(S)
Romans québécois		
1 Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Chrystine Brouillet/Courte échelle	1/6
2 Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/6
3 Dans mes yeux à moi	Josélito Michaud/Libre Expression	3/20
4 Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise	4/13
5 Ru	Kim Thúy/Libre Expression	8/4
6 Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	5/6
7 Les héritiers d'Enkidiev • Tome 3 Les dieux ailés	Anne Robillard/Wellan	7/16
8 A.N.G.E. • Tome 9 Cenotaphium	Anne Robillard/Wellan	6/11
9 Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression	9/4
10 Les folles années • Tome 3 Thalie et les âmes d'élite	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	10/2
Romans étrangers		
1 L'étrange voyage de monsieur Daldry	Marc Lévy/Robert Laffont	1/11
2 La confession	John Grisham/Robert Laffont	2/8
3 L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO	3/15
4 Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Seuil	5/8
5 L'été sauvage	Elin Hilderbrand/Lattès	4/5
6 Quand reviendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel	6/9
7 Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset	8/13
8 L'armée furieuse	Fred Vargas/Viviane Hamy	7/6
9 Une enquête philosophique	Philip Kerr/Du Masque	10/2
10 Moonlight mile	Dennis Lehane/Rivages	–/1
Essais québécois		
1 Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot | André Noël/Homme	1/39
2 Les vieux. La vieillesse : une merveilleuse étape de notre vie	Rose Legault/Quebecor	2/3
3 L'âge séculier	Charles Taylor/Boréal	–/1
4 Poing à la ligne	Normand Lester/Intouchables	6/17
5 Les partis générationnels au Québec. Passé, présent, avenir	Vincent Lemieux/PUL	–/1
6 L'anxiété. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL	–/1
7 L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal	–/1
8 Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010	Bernard Émond/Lux	4/11
9 101 lettres à un premier ministre. Mais que lit Stephen Harper?	Yann Martel/XYZ	–/1
10 Une agriculture qui goûte autrement	Hélène Raymond | Jacques Mathé/Multimondes	5/2
Essais étrangers		
1 Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel	3/11
2 Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène	4/26
3 Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké	2/11
4 Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	7/21
5 Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard	1/12
6 Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF	10/2
7 Y a-t-il un grand architecte dans l'Univers ?	Stephen William Hawking/Odile Jacob	–/1
8 La voie. Pour l'avenir de l'humanité	Edgar Morin/Fayard	–/1
9 L'étincelle. Révoltes dans les pays arabes	Tahar Ben Jelloun/Gallimard	5/3
10 Manifeste hédoniste	Michel Onfray/Autrement	–/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspard* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 173 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ESSAIS

Révoltes arabes: un regard littéraire

Pour Tahar Ben Jelloun, les intellectuels arabes ont pris «des risques qu'aucun intellectuel occidental n'a jamais pris»

LOUIS CORNELLIER

FETHI BELAID AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *L'Étincelle. Révoltes dans les pays arabes*, l'écrivain français d'origine marocaine Tahar Ben Jelloun revient, à chaud, sur les révoltes qui ont ébranlé le monde arabe. Premier feu: la Tunisie.

Les révoltes qui ont ébranlé les pays arabes en janvier dernier, et qui se poursuivent depuis, étaient inattendues. Les dictatures, dans cette région du monde, semblaient installées à perpète, dirigées par des despotes qui ménageaient leurs complaisants alliés occidentaux. De loin, c'est-à-dire d'ici par exemple, on pouvait même avoir l'impression que les populations arabes s'accommodaient de cette situation et que leur culture ne leur permettait pas d'imaginer vivre autrement. Nous savons, maintenant, que nous nous trompions, mais nous peinons encore à comprendre les tenants et aboutissants de ce brusque changement.

Dans *L'Étincelle. Révoltes dans les pays arabes,* l'écrivain français d'origine marocaine Tahar Ben Jelloun revient sur les événements, afin d'éclairer notre lanterne. Intellectuel engagé dans les débats concernant cette région du monde, Ben Jelloun ne développe toutefois pas, dans ces pages, une analyse savante de ces bouleversements. Il propose plutôt, dans le style élégant et limpide qu'on lui connaît, un regard fraternel et littéraire sur ces révoltes qui le réjouissent et dans lesquelles il retrouve le sursaut de dignité du *«citoyen universel qui arrive au bout de sa patience»*.

«Si personne ne pouvait prévoir ce printemps révolutionnaire, reconnaît-il, *on en pouvait lire, ces dernières années, bien des signes avant-coureurs.»* Il n'y a jamais eu, par exemple, de *«silence des intellectuels arabes»*. Cette idée, répandue en Occident, est fausse, selon Ben Jelloun. *«La liste est longue de ceux qui ont perdu la vie en défendant les droits de l'homme,* écrit-il. […] *Non seulement ils réagissent, mais ils prennent chaque fois des risques qu'aucun intellectuel occidental n'a jamais pris.»*

En début d'année, cette opposition s'est enfin matérialisée massivement et avec une étonnante maturité. *«La victoire,* écrit Ben Jelloun, *est là: une révolution naturelle, à l'image d'un fruit qui a tant mûri qu'un jour d'hiver il tombe tout seul, entraînant avec lui d'autres fruits: les arbres se sont mis à danser comme dans un temps de festivité heureuse.»*

Défaite de l'islamisme

L'écrivain ne craint pas le détournement islamiste de ces révoltes. La contestation arabe, explique-t-il, se réclame de valeurs comme la liberté, la dignité, la justice et l'égalité, ce qui fait que *«ce printemps signe la défaite de l'islamisme»* et de son discours attribuant aux autres — Européens, Américains et Israéliens — les malheurs arabes. *«Cette fois-ci,* remarque Ben Jelloun, *les Arabes ont pris leur destin en main et ont décidé de monter dans le train de la modernité sans évoquer d'alibi, sans culpabiliser le reste du monde.»* Aussi, l'écrivain n'hésite pas à qualifier ces révoltes de révolutions, *«portées par des revendications d'ordre éthique et moral»*.

Dans le monde arabe, explique Ben Jelloun, l'individu n'est pas reconnu et doit s'effacer derrière le clan, la tribu et la famille. Or, l'individu est la base de la démocratie. *«C'est,* continue l'écrivain, *une voix, un sujet que le groupe ne peut soumettre ou contrôler. C'est une personne qui a son mot à dire et qui le dit en participant à des élections libres et sans trucage.»* En prenant courageusement la rue, les Tunisiens et les Égyptiens réclament donc à leur tour le droit moderne d'être des individus.

Ils contestent, de plus, l'attitude de leurs présidents qui se prennent pour des *«monarques absolus»* et s'imposent par la force, la corruption, le mensonge et le chantage. Ils contestent le népotisme, le favoritisme et la terreur. Ils expriment une *«exaspération générale»* qui, insiste Ben Jelloun, n'a rien d'idéologique. *«Il n'y a pas eu de leader, pas de chef, pas de parti qui porte la révolte en avant,* explique-t-il. *Ce sont des millions de gens ordinaires qui sont sortis dans les rues parce que trop c'est trop!»*

En Tunisie, l'étincelle qui a mis le feu est l'immolation de Mohamed Bouazizi, ce jeune marchand de fruits et légumes poussé à bout par les autorités. En Égypte, c'est la torture de Sayed Bilal, un innocent tué par la police qui voulait lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis; c'est le militantisme d'Ayman Nour, du mouvement Kifaya, de l'internaute Israa Abdel Fattah et de plusieurs autres. Ben Jelloun, on l'a dit, ne craint pas la récupération du soulèvement par les Frères musulmans, qui ne récolteraient que 20 % des sièges à une élection, puisqu'une *«nouvelle génération d'Égyptiens ayant vécu à l'étranger* […] *est revenue dans le pays d'origine de ses parents et entend bien construire une Égypte débarrassée de l'islamisme rétrograde et fanatique»*.

Le feu de la dignité

Ben Jelloun évoque aussi les cas de l'Algérie, du Yémen et de la Libye. Dans ces pays complexes, note-t-il, la révolte, pourtant nécessaire, risque de dégénérer en bain de sang. Le Maroc, quant à lui, est dans une situation particulière puisque son roi, Mohamed VI, aurait eu l'intelligence, depuis 1999, de procéder à des réformes allant dans le sens d'une certaine démocratisation. Malgré des ratés, le pays, écrit Ben Jelloun, *«avance et poursuit sa révolution pacifique avec son roi»*.

Dans deux chapitres de *L'Étincelle,* Ben Jelloun se met dans la tête de Moubarak et de Ben Ali pour faire ressentir au lecteur l'incompréhension qui habite ces dictateurs, convaincus d'être de grands hommes, devant les révoltes. Dans *Par le feu,* un bref récit qui paraît simultanément à son essai, l'écrivain reconstitue les derniers jours de Mohamed Bouazizi, le sacrifié tunisien, pour nous faire comprendre de l'intérieur le désespoir de l'Arabe ordinaire.

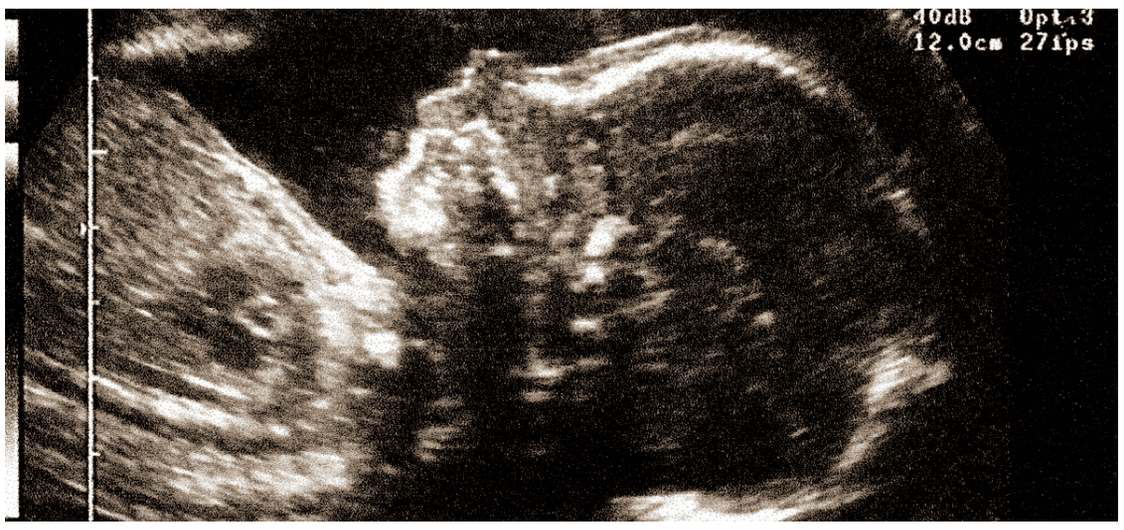
Harcelé et humilié par les sbires du régime qui veulent le corrompre ou le briser, empêché de tenir la main de son amoureuse en public, tenté par l'inaccessible rêve canadien, le jeune homme sera, au prix de sa vie, l'étincelle tragique qui allumera le feu des révoltes.

Pour chanter la naissance de l'individu moderne dans le monde arabe, rien ne vaut la littérature.

louisco@sympatico.ca

L'ÉTINCELLE
RÉVOLTES DANS LES PAYS ARABES
Tahar Ben Jelloun
Gallimard
Paris, 2011, 128 pages

PAR LE FEU
Tahar Ben Jelloun
Gallimard
Paris, 2011, 56 pages



DIDIER PALLAGES AGENCE FRANCE-PRESSE

Une nouvelle encyclopédie traitant tous les angles de la grossesse

Tout sur les premiers instants

SÉBASTIEN VINCENT

«*Parce qu'elle touche à l'invisible et met en jeu notre existence, parce qu'elle est en chacun de nous enfouie dans l'oubli, parce que, obscurément, silencieusement, elle est transmission de la vie, la naissance, plus que tout autre événement, nourrit l'imaginaire.*» Parfois inquiétante, souvent joyeuse, les mécanismes fondamentaux du venir au monde ne sont bien compris que depuis un peu plus d'un siècle. Que peut-on en dire aujourd'hui?

Unique en son genre, cette encyclopédie pluridisciplinaire a pour ambition d'envisager la naissance sous tous ses angles. Dirigée par deux spécialistes de la question, elle s'adresse à un public non spécialiste, curieux et cultivé.

Parce que naître au monde, c'est entrer de plain-pied dans la culture, la première partie aborde l'aspect historique, philosophique et culturel de la naissance, notamment ses origines dans les religions, ses mythologies et sa représentation dans l'art occidental. Sont aussi décrits les rituels qui s'y rattachent, l'histoire de la contraception, de la puériculture, de l'allaitement, des pères et des mères.

La science du pré-vivant

Le second volet fait découvrir les pratiques actuelles orientées par la science du vivant. Ici encore, le programme est vaste, allant du désir d'enfant aux grossesses involontaires, du développement de la sensorialité fœtale à l'aide à la procréation, du suivi de la femme enceinte à sa psychologie, de l'accouchement et de ses drames parfois à l'accueil du nouveau-né. On adhérera ou non aux propos des articles traitant des théories freudiennes.

Au fil des pages, des débats sont présentés. L'instinct maternel existe-t-il? Comment expliquer l'augmentation du nombre de césariennes en Occident? Que penser des sages-femmes, des mères porteuses, de l'homoparentalité, des problèmes éthiques soulevés par les nouvelles techniques médicales?

Certes, on ne lira pas d'un trait cette somme rédigée par plus de 170 experts. On la parcourra au gré de nos intérêts envers ce moment qui renvoie à la question de l'origine tout en nous concernant au plus intime de nous-mêmes.

Collaborateur du Devoir

LA NAISSANCE
HISTOIRE, CULTURES ET PRATIQUES D'AUJOURD'HUI
Sous la direction de René Frydman et Myriam Szejer
Albin Michel
Paris, 2010, 1401 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nos romanciers des commencements

MICHEL LAPIERRE

Lorsqu'on parle des romans québécois des années 40 et 50, on pense à des œuvres urbaines et sociales, novatrices pour l'époque: *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, ou *Les Plouffe* (1948) de Roger Lemelin. Mais se souvient-on d'un écrivain d'ici pour qui, dans le roman psychologique idéal, *«le créateur, par créatures interposées, va plus loin en nous que nous-mêmes»*? Lire ce roman nous forcerait à découvrir notre inconscient.

Cette réflexion du romancier montréalais Robert Charbonneau (1911-1967) donne du poids à son essai *Connaissance du personnage* (1944). Elle étonne, compte tenu du milieu canadien-français d'alors, souffrant d'un retard de sensibilité esthétique.

Historien de la littérature, François Ouellet a compris qu'un courant romanesque, jugé trop cérébral dans la genèse de la modernité, permet toutefois de comprendre notre évolution. Pour scruter, avec lui, *«le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec»* dans l'ouvrage *Décliner l'intériorité,* il a réuni onze spécialistes, dont Michel Biron et Jacques Pelletier.

Dans l'inconscient des romans

Ouellet s'est réservé avec bonheur l'analyse de l'*«esthétique du secret»* chez Charbonneau, l'instigateur du courant par la publication d'*Ils posséderont la terre* (1941). Dans ce roman sous-estimé, dont le titre ironique, tiré de l'Évangile, caricature la vocation messianique des Canadiens français, André, orphelin pauvre — sa mère est morte en le mettant au monde, son père s'est suicidé — proclame: *«Aucun secret ne m'échappait.»*

Comme Ouellet l'explique, *«Charbonneau, qui travaille à partir des zones d'ombre pour saisir la vérité du personnage, exige un effort de lecture particulier»*. Le lecteur attentif se voit ébranlé, malgré lui, par l'histoire d'André et de son ami Edward, bourgeois anglo-saxon en rupture de ban, chacun amoureux des deux mêmes femmes: concordance proche du dédoublement.

À la fin, la symétrie se brise: André se retrouve seul, mais Edward, avec l'une des femmes, entraîne le lecteur abasourdi dans un train *«vers l'Ouest et un recommencement»*. Cela nous rapproche d'un autre romancier de l'intériorité: Jean Simard (1916-2005). À son *«écriture ironique»,* Biron consacre une étude pénétrante.

Lorsque, dans *Mon fils pourtant heureux* (1956), Simard surprend le lecteur par une désinvolture, l'inachèvement voulu de l'intrigue, le critique n'y voit pas *«une manière de se détacher du monde»*, mais *«une forme de commencement»,* plus pour le lecteur troublé que pour le héros, diariste étranger à la joie créatrice.

Dans *La Fin des songes* (1950), de Robert Élie (1915-1973), Pelletier, qui dissèque le roman, sait déceler l'incapacité du héros d'*«assumer concrètement le corps et le monde»*. Celui-ci avoue: *«J'ai cherché mes images de beauté, mais je n'arrivais plus à animer ces corps nus.»* Le récit happe le lecteur par un drôle de commencement: le héros se tue.

Collaborateur du Devoir

DÉCLINER L'INTÉRIORITÉ
Sous la direction de François Ouellet
Nota bene
Québec, 2011, 252 pages

EN BREF

Une histoire orale des États-Unis

Le journaliste Studs Terkel, armé d'un magnétophone, entreprend en 1965, à Chicago, de faire témoigner des gens ordinaires sur leur condition. Il les rencontre dans la rue, dans des bars, des taxis. Il ressort de ces entretiens, publiés sous le titre de Division Street. Genèse d'une histoire orale des États-Unis (éditions Amsterdam), un portrait saisissant des années 1960. Le pays apparaît au bord du gouffre alors que l'appareil politique proclame sa toute-puissance. Le compte rendu de ces entretiens est souvent âpre, rugueux et amer. On y voit apparaître en filigrane la menace de la bombe atomique, le racisme, la corruption sociale, les luttes politiques. Studs Terkel nous fait entreprendre avec lui un étonnant voyage à travers le temps et la conscience de l'Amérique. – *Le Devoir*